

RAGOTIN,

LE ROMAN COMIQUE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR LA FONTAINE ET CHAMPMESLÉ.

1684.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La Fontaine et Champmeslé ont cherché à rassembler dans cette pièce les événements les plus remarquables du Roman comique de Scarron, et surtout les aventures de Ragotin; mais les situations qui amusent le plus dans le roman ont perdu presque tout ce qu'elles avaient de plaisant, par la manière dont elles ont été transportées sur la scène. Il y a dans cette pièce de trop longs récits qui ne tiennent pas à l'action. C'est pourtant dans ces récits qu'on reconnaît le mieux la Fontaine. L'art de narrer en vers demande une plume très-exercée; et jamais Champmeslé n'eût pu traduire en langage poétique la prose de Scarron avec la précision et l'élégance qu'on remarque dans quelques passages de cette pièce. Il est probable que l'intrigue est de l'invention de Champmeslé. Nous avons déjà dit qu'elle fut jouée sous son nom. Depuis le 21 avril jusqu'au 5 mai 1684, elle fut jouée huit fois, mais avec une diminution toujours plus forte dans les recettes. On la reprit cependant encore le 14 juillet suivant; mais elle n'eut que deux représentations: la dernière eut lieu le 16 juillet; depuis elle n'a jamais été reprise. A ces dix représentations elle fut toujours jouée seule, selon l'usage de ce temps pour les pièces en cinq actes. Ce ne fut que le 5 juin 1702, en vertu d'un nouveau règlement, et à la suite de la tragédie d'Arie et Pétus, de l'abbé Pellegrin, qu'on commença à jouer une petite pièce aux premières représentations des grandes pièces.

PERSONNAGES.

RAGOTIN, avocat.
M. DE LA BAGUENAUDIÈRE.
ISABELLE, sa fille.
MADAME BOUVILLON.

BLAISE BOUVILLON, son fils.
M. DE PRÉRAZÉ,
M. DE BOISCOUPÉ, } gentilshommes provinciaux.
M. DES LENTILLES,
M. DE MOUSSEVERTE,
LE DESTIN, }
LA RANCUNE, } comédiens.
L'OLIVE,
LE DÉCORATEUR,
LA CAVERNE, } comédiennes.
L'ÉTOILE,
UN CHABRETIER.
TROIS PORTEURS.
UN LAQUAIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE,
M^{ME} BOUVILLON, ISABELLE, B. BOUVILLON.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Déjà Phébus, voisin de ces moites retraites,
Ne semble plus mener ses chevaux qu'à courbettes;
Ce dieu porte-lumière, aux yeux vifs, au blond crin,
Ainsi que du tabac respire un air marin,
Et sentant que Thétis apprête sa litière...

MADAME BOUVILLON.

En vérité, monsieur de la Baguenaudière,
Depuis que la fureur de rimer au hasard
A pris le peu d'esprit dont le ciel vous fit part,
On ne vous entend plus. Pourquoi cette litière,
Ce Phébus?

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est-à-dire en langage vulgaire,
Madame Bouvillon, que l'horloge six fois
S'est déjà fait entendre aux échos de nos bois,
Et des comédiens dont j'attends la venue
La troupe à mes regards n'est point encor parue.
Que veut dire ceci? Vous, Blaise Bouvillon,
Pour les voir arriver montez au pavillon;
Allez au cabinet qui face l'avenue,
Ma fille; et quand l'un d'eux vous frappera la vue,
Vous viendrez me le dire: allez.

MADAME BOUVILLON.

Que d'embarras!
Vous moquez-vous d'avoir ici tout ce fracas?
Pourquoi cette dépense? et que voulez-vous faire,
Vous, des comédiens?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Quoi! toujours en colère!
De ces emportements purgez-vous, purgez-vous:
Madame Bouvillon, prenez un ton plus doux;
Et puisque enfin l'hymen unit notre famille,
Qu'il nous joint vous et moi, votre fils et ma fille,
Le plaisir qu'avec vous je prendrai de m'allier
Fait que je veux un peu rire sur mon palier:
Je brûle pour cela que notre troupe vienne.

MADAME BOUVILLON.

Dites que c'est pour voir votre comédienne.
LA BAGUENAUDIÈRE.
Qui? l'Étoile? Ah! jalousie.

MADAME BOUVILLON.

Avouez-le entre nous,
Cette brillante Étoile est un astre pour vous:
Vous l'aimez, et votre âme adore sa puissance.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Je ne veux pas vous rendre offense pour offense;
Mais l'effet de cet astre est sur moi moins certain
Que sur vous l'ascendant de monsieur le Destin.
C'est un comédien bien fait, courtois, habile.

MADAME BOUVILLON.

Eh! quoi donc! sans aimer ne puis-je être civile?
Est-il assez hardi pour présumer de soi...

LA BAGUENAUDIÈRE.

Non.
MADAME BOUVILLON.
Ce n'est qu'avec vous qu'il est venu chez moi.

LA BAGUENAUDIÈRE.

D'accord, je l'y menai, mais à votre prière;
Et ce soir-là chez vous la chère fut entière;
Rien ne fut épargné. Si par l'extérieur
On peut probablement juger du fond du cœur,
Le vôtre aux clairvoyants fut trop reconnaissable.
Quand de ce qu'on mettait de meilleur sur la table
Ma main faisait un choix pour le comédien,
Les vôtres, à l'envi, sans examiner rien,

A l'accabler de tout se montrèrent avides,
Tant qu'en un tournemain tous les plats étant vides,
L'assiette du Destin fut si pleine en effet,
Que chacun s'étonna que le hasard eût fait,
De morceaux entassés avec autant d'emphase,
Un si haut monument sur aussi peu de base
Qu'est le cul d'une assiette.

MADAME BOUVILLON

Eh bien! en ce moment,
Si j'eus à le servir un peu d'attachement,
Qu'en pouvez-vous conclure? En un mot comme en mille,
Ce n'était qu'un effet de mon humeur civile.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Eh bien! en ce moment ce qui fait en ces lieux
Cette troupe venir et paraître à vos yeux,
C'est une tragédie ajustée au théâtre
Par moi. Je l'intitule *Antoine et Cléopâtre*;
Je brûle de la voir représenter, ainsi...

SCÈNE II.

M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, M^{ME} BOUVILLON,
BLAISE BOUVILLON.

B. BOUVILLON.

Ne vous ennuyez plus; ils viennent, les voici,
Beau-père.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Avez-vous vu toute la troupe entière?
B. BOUVILLON.

Non, mais j'ai vu de loin une épaisse poussière;
Ce sont eux, ce sont eux, car mon œil a su voir
A travers ce brouillard un cheval gris et noir,
Qui tantôt se pavane, et puis qui tantôt trotte;
A chacun de ses flancs est pendue une botte,
Au-dessus de la selle il paraît un chapeau;
Le chapeau ne vient pas tout à fait au niveau,
Et laisse entre la selle et lui quelque distance.
Je ne sais ce qui peut causer cette éminence;
C'est pourtant quelque chose, il n'est rien plus certain:
Mais je n'ai jamais pu le voir.

LA BAGUENAUDIÈRE.

C'est Ragotin.
MADAME BOUVILLON.

Qu'est-ce que Ragotin?
LA BAGUENAUDIÈRE.

Ragotin, c'est, madame,
Un petit homme veuf d'une petite femme,
Avocat de naissance et de profession,
Qui, dans une petite et proche élection,
Petitement possède une petite charge,
D'esprit assez étroit, de conscience large,
Menteur comme un valet, têtù, présomptueux,
Et vain comme un pédant, sot et fat comme deux,
Poète à mériter de souffrir un supplice,

Si sur les méchants vers on mettait la police ;
Et c'est, pour au portrait mettre les derniers traits,
Le plus grand petit fou qui se soit vu jamais,
Et qui depuis Roland ait couru la campagne.
Sans doute avec la troupe il vient, il l'accompagne ;
Je cours au-devant d'eux.

B. BOUVILLON.

Et moi, j'y vais aussi.

SCÈNE III.

M^{me} BOUVILLON, ISABELLE.

ISABELLE, *entrant sans voir madame Bouvillon.*
Allons tôt... que vois-je ? Ah !

MADAME BOUVILLON.

Que cherchez-vous ici ?

ISABELLE.

J'y venais pour apprendre à mon père qu'un homme
Arrive dans la cour.

MADAME BOUVILLON.

Comme est-ce qu'on le nomme ?

ISABELLE.

Je ne sais. Je l'ai pris pour ce comédien,
Si jeune, si bien fait, qui déclame si bien,
Qu'on aime tant, et qui, quand la pièce est finie,
Vient toujours saluer toute la compagnie,
Et faire un compliment.

MADAME BOUVILLON.

C'est le Destin, j'y cours ;

Ne me suivez pas.

SCÈNE IV.

ISABELLE.

Quoi ! des obstacles toujours ?

Je ne puis satisfaire au penchant de mon âme.
N'est-ce point que le ciel désapprouve ma flamme ?
Que, sans l'aveu d'un père, épousant le Destin...
Mais il a si bon air ! Il m'aime, il est certain.
Il vient.

SCÈNE V.

LE DESTIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Où courez-vous ? Par un transport extrême,
Madame Bouvillon vous prévient elle-même :
Que va-t-elle penser en ne vous trouvant pas ?

LE DESTIN.

Des nobles campagnards la retiennent là-bas ;
Tandis qu'elle s'amuse en compliments frivoles,
Ne perdons point de temps en de vaines paroles.
Vous savez ce qu'au Mans mon cœur vous a promis,
Vous savez ce qu'ici le vôtre m'a permis ;
Pour votre enlèvement tout est prêt, et Léandre

Avec trois bons relais en lieu sûr va nous rendre.
A la porte du parc courons sans hésiter...

ISABELLE.

Êtes-vous sûr que rien ne nous puisse arrêter ?
Le jour est encor grand, quelqu'un peut nous surprendre ;
De peur de quelque obstacle, il vaudrait mieux attendre ;
La nuit serait un temps propre à notre désir.

LE DESTIN.

Quel temps plus favorable avons-nous à choisir ?
Madame Bouvillon est là-bas en affaire,
Le soin de notre troupe occupe votre père ;
L'embarras qu'ils auront l'un et l'autre en ces lieux
Et sur vous et sur moi lui fermera les yeux,
Et nous serons déjà bien loin de leur présence
Avant que quelqu'un d'eux ait appris notre absence.
Est-ce qu'en différant, et par précaution,
Vous voulez donner temps à Blaise Bouvillon
De vous épouser ?

ISABELLE.

Moi ! Que venez-vous me dire ?

De tous les maux pour moi ce serait là le pire ;
J'aimerais mieux mourir que le voir mon époux.

LE DESTIN.

Et qui vous retient donc ? parlez ; est-ce, entre nous,
Que ma profession vous tiendrait en balance ?
Ignorez-vous combien on nous estime en France ?
Sans vanité, madame, il est très-peu de lieux
Où je ne sois en droit d'oser lever les yeux.
Si vous vous défiez de la foi que j'en donne,
Il faut...

ISABELLE.

Je n'ai des yeux que pour votre personne,
Et n'examine rien que vos seuls intérêts.
Madame Bouvillon m'observe ici de près :
Ayant un grand crédit sur l'esprit de mon père,
Par avance elle prend sur moi des droits de mère ;
A ses ordres mon père attache mes destins,
Elle vous voit d'un œil qui fait que je la crains.

LE DESTIN.

Ne craignez rien.

ISABELLE.

Allons... Elle vient. Ah ! que faire ?

SCÈNE VI.

M^{me} BOUVILLON, ISABELLE, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Quoi ! seul dans l'embarras laissez-vous votre père ?
Il veut vous présenter là-bas à ses amis ;
Allez faire avec lui les honneurs du logis.

(Isabelle sort, et tire la porte sur elle.)

SCÈNE VII.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN.

MADAME BOUVILLON.

Vous, monsieur le Destin, demeurez. L'étourdie,
Je pense, en s'en allant, a d'une main hardie
Fermé sur nous la porte : aveugle à ce point-là,
Elle...

LE DESTIN.

Je vais l'ouvrir.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela,
Monsieur ; mais aujourd'hui la médisance est telle...

LE DESTIN.

Je vais, pour l'empêcher, rappeler Isabelle,
Madame, s'il vous plaît.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;

Mais c'est faire beaucoup qu'en venir jusque-là.
Vous savez quand les gens sont enfermés ensemble,
Tête à tête, qu'ils font tout ce que bon leur semble ;
Tout de même à son gré chacun en peut parler.

LE DESTIN.

Ah ! ce n'est pas des gens qu'on voit vous ressembler,
Qu'on fait impunément des soupçons téméraires ;
Vous êtes au-dessus des sentiments vulgaires ;
Mais pour vous garantir de ces mauvais bruits-là,
Je vais me retirer.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;

Mais ce matin monsieur de la Baguenaudière,
Dont l'esprit a des cœurs la connaissance entière,
Me disait, en raillant doucement avec moi,
Qu'il croyait que pour vous certain je ne sais quoi ;
D'un ton malicieux il me faisait entendre
Que vous étiez bien fait, qu'on avait le cœur tendre.

LE DESTIN.

Pour ne point confirmer les sentiments qu'il a,
Il faut quitter ces lieux.

MADAME BOUVILLON.

Je ne dis pas cela ;

Mais comme un chaste hymen me doit rendre sa femme,
Que sais-je ? il craint peut-être !...

SCÈNE VIII.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN.

RAGOTIN, *criant derrière le théâtre.*

Arrête, arrête, infâme !

* Toute cette scène est prise du *Roman comique*, première partie, chap. x. Voyez *Oeuvres de Scarron*, tome II, page 548, édit. de 1757, in-18.

MADAME BOUVILLON.

Qu'entends-je ? à quel malheur le sort nous a livrés !
C'est la Baguenaudière.

RAGOTIN, *frappant à la porte.*

Ouvrez la porte, ouvrez.

MADAME BOUVILLON, *au Destin.*

Ouvrez tôt.

LE DESTIN, *s'embarrassant dans les jupes de madame Bouvillon, tombe.*

J'y cours. Ah ! j'ai la jambe rompue.

MADAME BOUVILLON *ouvrant elle-même, Ragotin pousse la porte rudement contre elle.*

Ouvrons nous-même. Ah, ciel ! j'ai la tête fendue.

RAGOTIN, *entrant brusquement, rencontre les pieds du Destin, qui le font tomber.*

(Il a une grande épée, une bandoulière où pend un mousqueton, et des bottes retroussées jusqu'aux cuisses.)

Et vite où me cacher ? Ah ! j'ai le nez cassé.

MADAME BOUVILLON.

Ah ! la tête.

LE DESTIN.

Je suis brisé.

RAGOTIN, *se relevant.*

Je suis blessé.

MADAME BOUVILLON.

Quel est ce godenot fagoté de la sorte ?

LE DESTIN.

C'est monsieur Ragotin.

MADAME BOUVILLON.

Que la fièvre l'emporte !

Quel coup !

LE DESTIN.

Quelle chute !

SCÈNE IX.

M^{me} BOUVILLON, LE DESTIN, RAGOTIN,
LA RANCUNE, UN CHARRETIER.

LE CHARRETIER, *à la Rancune.*

Oh ! vous m'arrêtez en vain ;

Laissez, que je l'assomme.

RAGOTIN.

Ah ! monsieur le Destin,

Séparez-nous.

LE DESTIN.

Arrête.

LE CHARRETIER

Oh ! je n'ai crainte aucune.

LA RANCUNE, *prenant le charretier par le bras.*

Si...

RAGOTIN.

Ne le lâchez pas, monsieur de la Rancune.

SCÈNE X.

M^{ME} BOUVILLON, M. DE LA BAGUENAUDIÈRE, LE DESTIN, LA RANCUNE, L'OLIVE, RAGOTIN, UN CHARRETIER.

L'OLIVE.

Quel tintamarre!

RAGOTIN.

A moi, monsieur l'Olive, à moi!

LA BAGUENAUDIÈRE, *jetant le chapeau du charretier.*
Quel bruit! Les armes bas, maraud, de par le roi!
Apprends, chétif mortel qui devant moi te couvre,
Qu'on doit à mon château même respect qu'au Louvre.

LE CHARRETIER.

Mon pauvre âne, qui vient d'expirer devant vous,
Morgoy! m'a mis l'esprit tout sens dessus dessous.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Et qui l'a fait mourir?

LE CHARRETIER.

Cet avocat sans cause.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Pourquoi?

RAGOTIN.

Mal à propos mon arme a fait la chose,
Mais c'est sans mon aveu, demandez-lui plutôt.
J'étais parti du Mans, monté sur un courtaud,
Comme un petit saint George avec cet équipage,
Sans avoir le dessein de faire aucun dommage,
Foi d'avocat. Ayant joint la troupe au faubourg,
Nous avons pris d'ici le chemin le plus court;
Tantôt caracolant devant, tantôt derrière,
Et tantôt cajolant l'une ou l'autre portière,
Faisant couler le temps, gagnant toujours pays,
En propos gaillardins, réjouissants devis,
Nous nous sommes trouvés proche votre avenue.
D'abord votre présence ayant frappé ma vue,
Pied à terre aussitôt j'ai mis avec eux tous;
Vous nous avez reçus bras dessus bras dessous.
Pour jouer en chemin de votre air amiable,
J'ai voulu remonter à cheval, c'est le diable!
En montant le matin dans ma cour bien et beau,
Je m'étais dextrement servi d'un escabeau;
Mais, en pleine campagne étant sans avantage,
La pâleur de han han m'est montée au visage.

Toutefois, prenant cœur pour cet exploit guerrier,
J'ai vaillamment porté mon pied à l'étrier;
D'une main empoignant le pommeau de la selle,
Pour porter l'autre jambe en l'autre part d'icelle,
Je me guindais en l'air quand la selle a tourné;
Au crin tout aussitôt je me suis cramponné;
Enfin, cahin-caha, j'avais monté ma bête.
La chose jusque-là n'avait rien que d'honnête;
Mais malheureusement ce maudit mousqueton,
Ayant entortillé mes jambes de son long,

S'est trouvé sur la selle, et juste entre mes fesses.
Pour m'affermir dessus, sensible à ces détresses,
Mes pieds trop courts cherchant mes étriers trop longs,
Ont fait à mon cheval sentir leurs éperons
Dans un endroit douillet où jamais la mollette
N'avait piqué cheval. Il part, marche à courbette,
Plus fort que ne voulait un quasi Phaéton
Dont le corps ne portait que sur un mousqueton.

Moi, j'ai soudain serré mes deux jambes, de crainte;
L'animal aussitôt, à cette double atteinte,
A levé le derrière, et moi je suis glissé
Aussitôt sur le col, où je me suis blessé;
Car le cheval mutin, après cette ruade,
A relevé sa tête, et fait une saccade
Qui du col sur la croupe à l'instant m'a placé.

Du maudit mousqueton toujours embarrassé,
N'y souffrant rien, il a gambadé de plus belle,
Et m'a fait un pivot du pommeau de la selle.
M'étant saisi du crin et me tenant serré,
Mon cheval galopait, quand mon arme a tiré:
Je me suis cru le coup au travers de la panse;
Mon cheval en a craint tout autant, que je pense,
Car il en a du coup si rudement bronché,
Que le maudit pommeau qui me tenait bouché
Juste un certain endroit comme un bouchon de liège,

A mon corps chancelant n'a plus servi de siège.
Suspendu donc en l'air, un pied libre et trainant,
L'autre pour mon malheur à l'étrier tenant,
Jamais de mon trépas je ne me crus si proche.
Enfin je fais effort, et mon pied se décroche;
Lors on a vu soudain, comme un fardeau de plomb,
Corps, harnois, baudrier, épée et mousqueton,
Bandoulière, enfin bref, tout l'attirail de guerre,
Donner, non sans douleur, de compagnie à terre;
Et tout cela s'est fait, ma foi! sans vanité,
Bien plus adroitement que je n'étais monté.
A peine relevé de cette culebute,
J'avais l'esprit encore étourdi de ma chute,
Quand cet homme à plein poing est venu me charger:
M'étant senti des pieds encore pour déloger,
J'ai promptement cherché du secours dans la fuite;
Mais il s'est jusqu'ici chargé de ma conduite,
Toujours la fourche aux reins!

LE CHARRETIER.

Eh mordienne! ai-je tort?

Du coup qu'il a tiré, monsieur, mon âne est mort;
Il me le doit payer.

RAGOTIN.

L'ai-je fait par malice?

LA BAGUENAUDIÈRE.

Va songer au havage, on te fera justice.

* Tout ce récit est versifié d'après les chap. XIX et XX de la première partie du *Roman comique*. Voyez *Oeuvres de Scarron*, 1737, in-18, t. II, p. 206 à 218.

Allons tous au-devant des dames.

B. BOUVILLON

Les voici.

SCÈNE XI

MILLES LA CAVERNE, L'ÉTOILE; M^{ME} BOUVILLON, RAGOTIN, LA BAGUENAUDIÈRE.

MADemoiselle LA CAVERNE.

Ah! monsieur Ragotin, vous voilà, Dieu merci!
J'avais de votre chute une douleur interne.

RAGOTIN.

Je vous suis obligé, madame la Caverne.

MADemoiselle L'ÉTOILE.

Avez-vous pu tomber ainsi sans vous blesser?

RAGOTIN.

Je ne sais, je n'ai pas eu le temps d'y penser,
Charmante Étoile; il faut, avant que je l'assure,
Y tâter. Grâce au ciel, ma tête est sans fêlure,
Les ressorts de mes bras ne sont point fracassés,
Mes jambes et mes pieds se trémoussent assez,
Hem, hem, l'individu fait encor son office,
Et... tout se porte bien, fort à votre service.

MADAME BOUVILLON.

Je n'en dis pas de même, et votre bras trop prompt
M'a donné de la porte un rude coup au front.

RAGOTIN.

Excusez-en, madame, une frayeur mortelle.

LA BAGUENAUDIÈRE.

Allons tous au jardin; donnez-moi la main, belle.

RAGOTIN.

Souffrez que cette main, pour réparer l'affront
De vous avoir tantôt fait un beignet au front,
Aide à la promenade à soutenir la vôtre.
Madame la Caverne, approchez, voici l'autre.
Tels jadis les géants, plus grands que moi de corps,
Sous les monts qu'ils traînaient ensevelis...

SCÈNE XII.

M^{ME} BOUVILLON, LA CAVERNE, RAGOTIN,

TROIS PORTEURS chargés de coffres.

PREMIER PORTEUR.

Hors, hors!

RAGOTIN.

Cet homme sous ce faix de la porte s'empare;
Laissons-le là, passons de l'autre.

SECOND PORTEUR.

Gare, gare!

RAGOTIN.

Ces gens ont entrepris de nous embarrasser;
Allons.

TROISIÈME PORTEUR.

Rangez-vous vite, et me laissez passer.

RAGOTIN.

Encor! quel embarras! tous les coffres de France
Se sont ici donné rendez-vous, que je pense.

PREMIER PORTEUR.

Otez-vous.

SECOND PORTEUR.

Hors d'ici.

MADAME BOUVILLON.

Quittez-moi.

RAGOTIN.

Je sais bien

L'honneur qui...

TROISIÈME PORTEUR.

Boutons bas.

RAGOTIN.

Diable! n'en faites rien.

PREMIER PORTEUR.

Je n'en puis plus.

SECOND PORTEUR.

Ni moi.

TROISIÈME PORTEUR.

Sous ce faix je succombe.

(Tous trois se déchargeant.)

Hors de là.

MADAME BOUVILLON.

Ah!

LA CAVERNE.

Ah!

RAGOTIN.

Ah! c'est sur moi que tout tombe.

La chute du cheval m'a causé moins d'effroi;

Ah! Ragotin, ce jour n'est pas heureux pour toi.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLAISE BOUVILLON, LA RANCUNE.

B. BOUVILLON.

Mon cher la Rancune, oui, je vous trouve admirable;
Touchez-là, vous venez de souper comme un diable;
J'ai pris tant de plaisir en vous voyant manger
Qu'avec vous d'amitié je me veux engager:
Embrassons-nous encor. Pour vous faire un peu rire,
Apprenez un secret... c'est... n'allez pas le dire.

LA RANCUNE.

Oh!

B. BOUVILLON.

Tenez ce flambeau, Vous voyez ce paquet,

Qu'est-ce?